

LA VIE POPULAIRE

LA VIE POPULAIRE
PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE
LE JEUDI ET LE DIMANCHE
Elle est mise en vente tous les Mercredis et tous les Samedis

DIRECTION :
18, rue d'Enghien. 18

ABONNEMENTS : { Paris et Dépts. 6 m., 9 fr. — 12 m., 16 fr.
Union postale. * 11 fr. — * 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

SOMMAIRE : I. Histoire de la Semaine : Le chemin de l'Institut, par M. Barrès. — II. Le Gueux, par Guy de Maupassant.

— III. Les Epingles, par Auguste Erhard. — IV. Le docteur Marchand, par Adolphe Badin. — V. Cornebois, par Edgar

Monteil. — VI. Le roi des montagnes, par Edmond About. — VII. Germinal, par Emile Zola. — Avis et communications.

LE GUEUX



Il grimpait, à la seule force des poignets jusque dans les greniers à fourrage. (Voir à la page 627.)

IV

Présenté à une grande Revue, le manuscrit fut déacheté par hasard et reçu par acclamation. Il obtint même l'inattendue et contrariante faveur de brûler la politesse à des tiroirs bondés. Quand il parut, Boursaulx vivait encore, misérable débris où tremblait une lueur d'intelligence comme une veilleuse dans une chambre de mort. Ferraz se rassura, le voyant incapable du moindre souffle articulé, de la plus tremblante écriture. Puis le succès se dessinait, immense; et il lui vint une superbe confiance, avec je ne sais quelle douceur, quel désarmement de sa haine. Même il compatit aux souffrances de Boursaulx, et il s'estima fort de cette délicatesse qu'il eut de lui taire son succès. D'ailleurs, c'était plus prudent.

Une après-midi où, sincèrement, ma foi ! il fatiguait le malade de ses chaleureuses condoléances et poignées de main avec des : Allons courage ! ça va mieux !... le docteur survint.

Hochements de tête, clignements d'yeux désespérés; puis il se tourne vers Ferraz :

— Eh bien ! vous voilà donc grand homme ! Mes compliments, mon cher ! Espérons qu'il ne sera pas le dernier, votre *Premier Roman*; oui, ma foi, *Premier* à tous les sens !... Laissez, laissez, pas de modestie. Je lisais encore ce matin dans le *Courrier des Lettres*... Mais tenez, le voici.

Et il déplaît son journal, souriant, sans les comprendre, aux protestations de Ferraz.

C'était un compte rendu coulé dans le moule quotidien qu'on sait, flanqué de citations quelconques, le tout saupoudré de flatteuses et banales interpellations au « jeune auteur Karl Ferraz, qui vient par ce début éclatant de se révéler un maître ».

Celui-ci blémait d'angoisse; sa main frémissante jouait avec les glands de son fauteuil; son regard s'acharnait à l'étude de la tapisserie, fuyant l'interrogation de Boursaulx, qu'il sentait lui fouiller le cœur comme un poignard fouille une poitrine.

— Non, non, laissez, criait le docteur, ça distraira notre malade.

Au dehors tombait une chaleur accablante. Les lames des persiennes découpaient un jour brutal où se jouaient des traînées de poussière. Dans le fond de la chambre un grand lit mêlait sa blancheur avec le masque contracté du patient. Que lui voulait donc ces deux importuns ? C'est une hallucination ! et une lueur de folie réveillait son regard. — Son roman, son rêve, sa vie appartenait à ce Ferraz ! Non, c'est impossible !... Mais alors pourquoi ne proteste-t-il pas, ce voleur ? Et un flot de sang montait à sa pauvre tête immobile, injectait ses yeux, troublait son cerveau. Il revoit en un instant sa pauvre vieille mère qui, là-bas, au village, attend, confiante, la gloire de son fils, de son Jean; puis les austères soirées de travail loin des rires et des amours, les méditations qui brisent la tête, et, dans un rêve bleu, la Jeannillette.

Le docteur repliait son journal.

— Tenez, continuait-il, ma femme me le disait encore à dîner, il a un bien bel avenir devant lui, ce jeune homme, et celle qu'il aimera... Ah ! diable !

Et brusquement il demeurait bouche bée devant Boursaulx, car c'était vraiment terrible, ce regard furieux dans ce mourant.

— Quoi ! du délire, de la fièvre sans doute ? Non, le pouls est régulier... Diable !

Ferraz s'était levé, le front dur, la gorge serrée. Contre l'émotion il se réfugiait dans l'orgueil des éloges reçus. Il salua d'une voix assez ferme sa victime, sans toutefois oser lui serrer la main.

Le docteur l'avait suivi.

— Pauvre garçon ! C'est la fin ; encore un jour ou deux. Mais avez-vous vu quels regards il vous jetait ?... Ah ! ces confrères !

Et ils riaient tous deux.

V

La lugubre soirée que souffrit Boursaulx, cloué et bâillonné sur son lit par la maladie ! Les horribles tortures ! Oui, il fallait mourir; il l'avait accepté. Il avait dit adieu à son village d'enfance, à sa vieille mère chérie, à la Jeannillette, un peu sa cousine, un peu sa fiancée, qui, avec un si gentil embarras, les joues rosées, les cils devant les yeux, les doigts un peu moites et tremblants, lui disait, il y a un an : Au revoir, monsieur Jean ! Il

revivait ce soir où, dans la tiédeur parfumée des moissons, le cœur sautant dans la poitrine, la voix grosse d'émotion, il lui avait confié ses projets de gloire, et où les yeux bleus innocemment coquets de la fillette l'avaient si doucement caressé, tandis qu'un peu alangui elle suppliait : Vous me le lirez, votre livre, monsieur Jean ?

Non, elle ne le lira pas ! Et une grande rage le prenait devant son impuissance. Il eût voulu hurler, mordre, tuer. Sa gorge était sèche; il avait soif, soif de sang. — Il avait donc menti, ce beau parleur, avec ses projets de gloire ? disait la Jeannillette. Et sa vieille bonne mère, si glorieuse de son gars, le soir, à la veillée !...

— C'est que personne ne me défendra ! Ferraz n'a que faire de précaution. Je ne laisserai que des railleurs. Je crèverai comme un chien enragé, la bave aux lèvres, sans pouvoir mordre l'infâme.

Ainsi les heures défilaient lentes et lugubres.

Une porte s'ouvrit où parut une pauvre petite vieille, essoufflée, les cheveux fous, les yeux rouges, qui, un gros cabas au coude, trotina jusqu'au lit du pauvre paralytique :

— Ah ! mon pauvre Jean, je te l'avais bien dit, de ne point tant te faire de mauvais sang !...

Mais devant ce silence elle se tut, et il lui vint une poignante et religieuse émotion, comme devant une tombe encore fraîche. Et, de ses petits bras, de ses petites lèvres, elle embrassait, elle baisait son grand garçon chéri; elle le dorlotait, elle ramenait les couvertures.

Une larme roula brûlante sur le masque douloureux du misérable grand homme redevenu enfant. Avec les pleurs un grand apaisement lui montait. Tandis que, sanglotant de joie et de douleur, babillant du pays qu'on regagnera, de la Jeannillette qui va venir, la petite vieille range sur la table un tas de blanches terrines, du miel du rucher, de la crème, etc., il prend au cœur du malheureux, avec un grand froid, un profond renoncement à tout, un écœurement sans colère pour cette vie, qui le repousse et le vole. Le froid monte; il atteint au front avec des rêves de soleil, des visions parfumées d'amour, et, douce comme un baiser, une voix endort le pauvre garçon, l'attire bien loin, soupirant à son oreille : Au revoir, monsieur Jean !

Le soleil s'est couché. Il fait un froid humide, grisâtre, désespéré. La rumeur du soir glisse par les fenêtres restées ouvertes; les volets sont tirés; et dans cette obscurité se détache la blancheur douce du lit avec son mort, les yeux fermés, l'expression vaincue, et tout près les deux mains calées d'une petite vieille qui, sourdement, sanglote.

Jean Boursaulx repose inconnu dans un cimetière plein d'oiseaux et de soleil. — Karl Ferraz, « l'illustre auteur de *Mon premier Roman* », dort dans l'ombre de l'Institut.

MAURICE BARRÈS.

LE GUEUX ⁽¹⁾

Il avait connu des jours meilleurs, malgré sa misère et son infirmité.

A l'âge de quinze ans, il avait eu les deux jambes écrasées par une voiture sur la grande route de Varville. Depuis ce temps-là, il mendiait en se traînant le long des chemins, à travers les cours des fermes, balancé sur ses béquilles qui lui avaient fait remonter les épaules à la hauteur des oreilles. Sa tête semblait enfoncée entre deux montagnes.

Enfant trouvé dans un fossé par le curé des Billettes, la veille du jour des Morts, et baptisé pour cette raison, Nicolas Toussaint, élevé par charité, demeuré étranger à toute instruction, estropié après avoir bu quelques verres d'eau-de-vie offerts par le boulanger du village, histoire de rire, et, depuis lors vagabond, il ne savait rien faire autre chose que de tendre la main.

Autrefois la baronne d'Avray lui abandonnait pour dormir, une espèce de niche pleine de paille, à côté du poulailler, dans la ferme attenante au château : et il était sûr, aux jours

(1) *Contes du jour et de la nuit*, Marpon et Flammarion.

de grande famine, de trouver toujours un morceau de pain et un verre de cidre à la cuisine. Souvent il recevait encore là quelque sols jetés par la vieille dame du haut de son perron ou des fenêtres de sa chambre. Maintenant elle était morte.

Dans les villages, on ne lui donnait guère : on le connaissait trop; on était fatigué de lui depuis quarante ans qu'on le voyait promener de mesure en mesure son corps loqueteux et difforme sur ses deux pattes de bois. Il ne voulait point s'en aller cependant, parce qu'il ne connaissait pas autre chose sur la terre que ce coin de pays, ces trois ou quatre hameaux où il avait mis des frontières à sa mendicité, et il n'aurait jamais passé les limites qu'il était accoutumé de ne point franchir.

Il ignorait si le monde s'étendait encore loin derrière les arbres qui avaient toujours borné sa vue. Il ne se le demandait pas. Et quand les paysans, las de le rencontrer toujours au bord de leurs champs ou le long de leurs fossés, lui criaient :

— Pourquoi qu'tu n'vas point dans l's autres villages, au lieu d'béquiller toujours par ci ?

Il ne répondait pas et s'éloignait, saisi d'une peur vague de l'inconnu, d'une peur de pauvre qui redoute confusément mille choses, les visages nouveaux, les injures, les regards soupçonneux des gens qu'il ne connaissait pas, et les gendarmes qui vont deux par deux sur les routes et qui le faisaient plonger, par instinct, dans les buissons ou derrière les tas de cailloux.

Quand il les apercevait au loin, reluisants sous le soleil il trouvait soudain une agilité singulière, une agilité de monstre pour gagner quelque cachette. Il dégringolait de ses béquilles, se laissait tomber à la façon d'une loque, et il se roulait en boule, devenait tout petit, invisible, rasé comme un lièvre au gîte, confondant ses haillons bruns avec la terre.

Il n'avait pourtant jamais eu d'affaires avec eux. Mais il portait cela dans le sang, comme s'il eût reçu cette crainte et cette ruse de ses parents, qu'il n'avait point connus.

Il n'avait pas de refuge, pas de toit, pas de hutte, pas d'abri. Il dormait partout, en été, et l'hiver il se glissait sous les granges ou dans les étables avec une adresse remarquable. Il déguerpissait toujours avant qu'on se fût aperçu de sa présence. Il connaissait le trou pour pénétrer dans les bâtiments; et le maniement des béquilles ayant rendu son bras d'une vigueur surprenante, il grimpait à la seule force des poignets jusque dans les greniers à fourrage, où il demeurait parfois quatre ou cinq jours sans bouger, quand il avait recueilli dans sa tournée des provisions suffisantes.

Il vivait comme les bêtes des bois, au milieu des hommes sans connaître personne, sans aimer personne, n'excitant chez les paysans qu'une sorte de mépris indifférent et d'hostilité résignée. On l'avait surnommé « Cloche », parce qu'il se balançait, entre ces deux piquets de bois ainsi qu'une cloche entre ses deux portants.

Depuis deux jours il n'avait point mangé. Personne ne lui donnait plus rien. On ne voulait plus de lui à la fin. Des paysannes, sur leurs portes, lui criaient de loin en le voyant venir :

— Veux-tu bien t'en aller, manant ! V'là pas trois jours que j't'ai donné un morciau d'pain !

Et il pivotait sur ses tuteurs et s'en allait à la maison voisine, où on le recevait de la même façon.

Les femmes déclaraient, d'une porte à l'autre :

— On n'peut pourtant pas nourrir ce fainéant toute l'année.

Cependant le fainéant avait besoin de manger tous les jours.

Il avait parcouru Saint-Hilaire, Varville et les

Billetes, sans récolter un centime ou une vieille croûte. Il ne lui restait d'espoir qu'à Tournolles ; mais il lui fallait faire deux lieues sur la grand-route, et il se sentait las à ne plus se traîner, ayant le ventre aussi vide que sa poche.

Il se mit en marche pourtant.

C'était en décembre, un vent froid courait sur les champs, sifflait dans les branches nues ; et les nuages galopèrent à travers le ciel sombre, se hâtant on ne sait où. L'estropié allait lentement, déplaçant ses supports l'un après l'autre d'un effort pénible, en se calant sur la jambe tordue qui lui restait, terminée par un pied bot et chaussé d'une loque.

De temps en temps, il s'asseyait sur le fossé et se reposait quelques minutes. La faim jetait une détresse dans son âme confuse et lourde. Il n'avait qu'une idée « manger », mais il ne savait pas par quel moyen.

Pendant trois heures, il peina sur le long chemin ; puis, quand il aperçut les arbres du village, il hâta ses mouvements.

Le premier paysan qu'il rencontra, et auquel il demanda l'aumône, lui répondit :

— Te r'voilà encore, vieille pratique ! Je s'rions jamais débarrassés de té !

Et Cloche s'éloigna. De porte en porte on le rudoya, on le renvoya sans lui rien donner. Il continuait cependant sa tournée, patient et obstiné. Il ne recueillait pas un sou.

Alors il visita les fermes, déambulant à travers les terres molles de pluie, tellement exténué qu'il ne pouvait plus lever ses bâtons. On le chassa de partout. C'était un de ces jours froids et tristes où les cœurs se serrent, où les esprits s'irritent, où l'âme est sombre, où la main ne s'ouvre ni pour donner ni pour secourir.

Quand il eut fini la visite de toutes les maisons qu'il connaissait, il alla s'abattre au coin d'un fossé, le long de la cour de maître Chiquet. Il se décrocha, comme on disait pour exprimer comment il se laissait tomber entre ses hautes béquilles en les faisant glisser sous son bras. Et il resta longtemps immobile, torturé par la faim, mais trop brute pour bien pénétrer son insupportable misère.

Il attendait je ne sais quoi, de cette vague attente qui demeure constamment en nous. Il attendait au coin de cette cour, sous le vent glacé, l'aide mystérieuse qu'on espère toujours du ciel ou des hommes, sans se demander comment ni pourquoi, ni par qui elle lui pourrait arriver. Une bande de poules noires passait, cherchant sa vie dans la terre qui nourrit tous les êtres. A tout instant, elles piquaient d'un coup de bec un grain ou un insecte invisible, puis continuaient leur recherche lente et sûre.

Cloche les regardait sans penser à rien ; puis il lui vint, plutôt au ventre que dans la tête, la sensation plutôt que l'idée qu'une de ces bêtes-là serait bonne à manger grillée sur un feu de bois mort.

Le soupçon qu'il allait commettre un vol ne l'effleura pas. Il prit une pierre à portée de sa main, et, comme il était adroit, il tua net, en la lançant, la volaille la plus proche de lui. L'animal tomba sur le côté en remuant ses ailes. Les autres s'enfuirent, balancés sur leurs pattes minces, et Cloche, escaladant de nouveau ses béquilles, se mit en marche pour aller ramasser sa chasse, avec des mouvements pareils à ceux des poules.

Comme il arrivait près du petit corps noir taché de rouge à la tête, il reçut une poussée terrible dans le dos qui lui fit lâcher ses bâtons et l'envoya rouler à dix pas devant lui. Et maître Chiquet, exaspéré, se précipitant sur le maraudeur, le roua de coups, tapant comme un forcené, comme tape un paysan volé, avec le poing et avec le genou par tout le corps de l'infirmes, qui ne pouvait se défendre.

Les gens de la ferme arrivaient à leur tour qui se mirent avec le patron à assommer le mendiant. Puis, quand ils furent las de le battre ; ils le ramassèrent et l'emportèrent, et

l'enfermèrent dans le bûcher pendant qu'on allait chercher les gendarmes.

Cloche, à moitié mort, saignant et crevant de faim, demeura couché sur le sol. Le soir vint, puis la nuit, puis l'aurore. Il n'avait toujours pas mangé.

Vers midi, les gendarmes parurent et ouvrirent la porte avec précaution, s'attendant à une résistance, car maître Chiquet prétendait avoir été attaqué par le gueux et ne s'être défendu qu'à grand-peine.

Le brigadier cria :

— Allons, debout !

Mais Cloche ne pouvait plus remuer, il essaya bien de se hisser sur ses pieux, il n'y parvint point. On crut à une feinte, à une ruse, à un mauvais vouloir de malfaiteur, et les deux hommes armés, le rudoyant, l'empoignèrent et le plantèrent de force sur ses béquilles.

La peur l'avait saisi, cette peur native des baudriers jaunes, cette peur du gibier devant le chasseur, de la souris devant le chat. Et, par des efforts surhumains, il réussit à rester debout.

— En route ! dit le brigadier. Il marcha. Tout le personnel de la ferme le regardait partir. Les femmes lui montraient le poing ; les hommes ricanaient, l'injuraient : on l'avait pris enfin ! Bon débarras.

Il s'éloigna entre ses deux gardiens. Il trouva l'énergie désespérée qu'il lui fallait pour se traîner encore jusqu'au soir, abruti, ne sachant seulement plus ce qui lui arrivait, trop effaré pour rien comprendre.

Les gens qu'on rencontrait s'arrêtaient pour le voir passer, et les paysans murmuraient :

— C'est quéque voleux !

On parvint, vers la nuit, au chef-lieu du canton. Il n'était jamais venu jusque-là. Il ne se figurait pas vraiment ce qui se passait, ni se qu'il pouvait survenir. Toutes ces choses terribles, imprévues, ces figures et ces maisons nouvelles le consternaient.

Il ne prononça pas un mot, n'ayant rien à dire, car il ne comprenait plus rien. Depuis tant d'années d'aïlleurs qu'il ne parlait à personne, il avait à peu près perdu l'usage de sa langue ; et sa pensée aussi était trop confuse pour se formuler par des paroles.

On l'enferma dans la prison du bourg. Les gendarmes ne pensèrent pas qu'il pouvait avoir besoin de manger, et on le laissa jusqu'au lendemain.

Mais, quand on vint pour l'interroger, au petit matin, on le trouva mort, sur le sol. Quelle surprise ! GUY DE MAUPASSANT.

LES ÉPINGLES (1)

On dansait chez Albertine. Une sauterie ; rien de plus. On était une quinzaine, tant hommes que femmes, et après le thé, où on n'avait bu que du champagne, on avait voulu faire deux tours de valse. Une de ces dames avait ouvert le piano, un de ces messieurs s'y était assis, et, trouvant le moyen de faire avec dix doigts vingt notes fausses, tapotait l'*Erinnerung* an Josef Strauss (Souvenir à Joseph Strauss) de Fahrbach.

— Vous ne dansez pas, Léonce ? demanda Albertine, s'avançant vers un jeune homme qui, debout, appuyé contre un des angles du salon, regardait, le monocle à l'œil et la cigarette à la bouche, les couples échauffés et un peu chancelants des valseurs.

— Non.

— Pourquoi ? reprit Albertine. — Puis, avisant le monocle de Léonce et le lui ôtant de l'œil d'un revers de main : — Enlevez donc ça, mon cher ! Vous finirez par n'y plus voir ce que d'un œil.

— Si c'est celui qui vous regarde, dit Léonce, qu'est-ce que ça fait ?

— Vous avez de l'esprit !

— J'ai celui qu'on me donne, mais ça ne m'enrichit guère.

— Venez vous asseoir là, près de moi, et,

puisque vous ne voulez pas valser, causons.

Albertine était une belle brune de vingt-six ans, grande, faite merveilleusement, avec des yeux à incendier tous les cœurs et des lèvres à étouffer tous les incendies ; la main longue, effilée, le poignet fin, bien attaché, le pied cambré et minuscule, la taille souple, se développant sur deux puissantes hanches : une créature digne de la couche d'un prince d'Este ou d'un cardinal Bembo.

— Donnez-moi une cigarette, dit-elle à Léonce en interrompant la conversation commencée.

— Voilà. Elles ne valent probablement pas celles de Marillot.

Albertine regarda le jeune homme.

— Pourquoi me dites-vous cela ? demanda-t-elle.

— Parce que je le crains, répondit-il en souriant.

— Ce n'est pas là votre pensée.

Elle continuait de le regarder fixement. Lui, toujours souriant, reprit :

— Ce qui vient de l'objet aimé...

— Vous croyez que j'aime Marillot ?

Elle eut un petit éclat de rire sec, plein d'un arrogant mépris.

— Le bruit en a couru dans Landerneau, repartit Léonce, et assez fort même.

— Si fort qu'il vous a tous attrapés.

— Voyons, vous ne niez pas que vous avez eu un caprice pour lui ?

— C'est possible... En tous cas, c'est un rude serin.

— Bah ?... Contez-moi ça.

— Vous y tenez ? soit ! Eh bien ! oui, je m'étais toquée de ce garçon-là... je ne sais trop pourquoi.

— Moi, je ne le sais pas du tout.

— Oh ! ne vous fatiguez pas à l'éreinter ; il m'est si indifférent ! à présent !... Mais alors je le trouvais gentil, avec sa petite moustache blonde, soigneusement frisée, et ses yeux de jeune premier qui en disent plus qu'ils n'en savent.

— Je vous ferai observer qu'en ce moment ce n'est pas moi qui l'éreinte.

— C'est qu'aussi lorsque j'y repense !... Tenez, c'était un soir comme celui-ci : j'avais quelques amis chez moi, et, comme bien vous pensez, il était un de ceux-là. Maintes fois il m'avait semblé s'enhardir, et puis... (Est-ce mon air qui l'effarouchait ? il n'avait cependant rien de terrible ; au contraire.) Quoi qu'il en soit...

— Notre ami rompait ?... C'est un terme d'escrime qui signifie : reculer d'un pas.

— D'un grand pas. Alors, quand j'ai vu ça, je l'ai forcé à faire un tour de valse avec moi ; à un moment donné, j'ai mis le pied sur sa jupe et je me suis écriée : « Vous venez de déchirer ma robe ! » Et, comme il s'était arrêté et me regardait tout décontenancé : « Ça ne fait rien, ai-je ajouté ; avec trois ou quatre épingles il n'y paraîtra plus ; j'en ai dans ma chambre, venez les chercher avec moi. » Je le pris par la main et l'entraînai.

— Inutile de me conter la suite, dit Léonce, elle se devine : la chambre était obscure.

— Entièrement.

— C'était on ne peut plus clair.

— Pas pour lui, car il sortit des allumettes de sa poche et en alluma une.

— L'imbécile ! A votre place, j'aurais soufflé l'allumette.

— Ma foi, non. Et puis ça n'aurait servi à rien : il en avait une boîte pleine.

— Vous avez voulu la lui économiser. Je comprends ça.

Pendant le cours de cette conversation, la soirée avait pris une animation de plus en plus marquée ; ce n'étaient alors qu'exclamations bruyantes, éclats de rire, cris désordonnés ; les coupes s'emplissaient de nouveau de champagne, les têtes de vapeurs ; les regards se troublaient. La danse continuait dans un échevellement bizarre. A la valse avait succédé une polka ; les notes fausses du piano amenaient maintenant quelques faux pas.